

La Porte du soleil (titre provisoire)

PAR ELIAS KHOURY

EXTRAIT TRADUIT DE L'ARABE PAR RANIA SAMARA (JUIN 2000)

A l'instar de Shéhérazade qui raconte des histoires pour sauvegarder sa vie, le narrateur dans le roman d'Elias Khoury tente par tous les moyens de maintenir en vie son père spirituel, héros de la résistance palestinienne, qui se trouve dans le coma dans un hôpital presque désaffecté du camp palestinien à Beyrouth. Il croit le ramener à la vie en lui racontant les événements de la guerre civile qui bat son plein à l'extérieur, en lui rappelant les souvenirs de sa propre vie et ceux d'un vaste éventail de gens, pittoresques ou poignants – mais toujours attachants – qui vivaient au camp de Chatila avant son démantèlement. Il cherche en même temps à élucider quelques-uns des mystères qui ont enveloppé la vie privée de ce personnage presque mythique. Ce roman constitue une véritable saga de l'exode palestinien depuis 1948. Il propose une vision à la fois lucide, originale et humaine du drame palestinien. Il a été édité uniquement en langue arabe en 1998.

Sana' frappa à la porte mais n'entra pas. Je posai mon livre, je me levai pour lui demander d'entrer. Elle resta dans l'entrebâillement, me tendant une cassette vidéo.

— Oum-Hassân¹ avait exprimé le vœu de vous léguer cette cassette, dit-elle. Je pris la cassette vidéo et je lui offris une cigarette. Elle la plaça entre ses lèvres et tira dessus avec délectation. Je pensais que les femmes voilées ne fumaient pas, or Sana' parlait, bafouillait tout en aspirant la fumée entre les syllabes de ses mots.

Je ne compris pas pourquoi la cassette, ni pourquoi maintenant. Il y a trois ans, Oum-Hassân était partie en Galilée et m'avait rapporté une branche d'oranger de Ghabsiyeh, mon village. Elle m'avait parlé de sa visite, du cierge qu'elle avait allumé sous le jujubier, de la prière qu'elle avait faite à la mosquée.

Sana' me dit qu'Oum-Hassân était retournée là-bas une seconde fois, il y a six mois, et que, depuis qu'elle avait revu sa maison, elle était décidée à mourir. Elle regardait chaque jour cette cassette et ne cessait de rabâcher la même histoire. Les gens partageaient ses doléances, ses peines et ses souvenirs.

— Elle en était au point de ne plus pouvoir dormir ! dit Sana'. Un jour, elle vint me dire qu'elle avait entendu l'appel de la mort. Les sanglots s'étaient accrochés dans le ton même de sa voix. Elle me recommanda de vous donner cette cassette. Je ne sais pas s'il reste quelque chose à voir, la bande est usée, tellement elle a été passée et repassée, mais... c'est sa volonté.

1. Surnom qui signifie littéralement : "la mère-de-Hassar". Les femmes sont appelées familièrement d'après le prénom de leur fils aîné plutôt que par leur propre prénom. (N.d.T.)

Je remerciai Sana', je lui fis un signe d'adieu, mais elle ne bougea pas, elle restait collée à la porte de la chambre. Enfin elle se mit à parler. Elle me soufflait la fumée de sa cigarette au visage et ses yeux se remplissaient de larmes à mesure qu'elle avançait dans sa narration.

Elle me parla de ce voyage. Au début je ne compris pas grand-chose. Puis, petit à petit, les mots se transformèrent en images. Elle me parla de Fawzi, le frère d'Oum-Hassân et du village d'Abu-Sinân. Elle s'embrouillait, recommençait sa phrase, comme si elle était incapable de maîtriser ses lèvres, avant de m'amener enfin à l'histoire.

— Je n'ai pas besoin de vous la recommander, dit Sana', cette cassette, vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Dieu ait son âme, dis-je.

— Dieu nous ait tous en Sa garde, répondit la femme voilée en s'en allant. A peine eut-elle fait deux pas hésitants, qu'elle revint de nouveau me recommander la cassette.

— Je vous en prie, docteur, surtout, faites bien attention à la cassette.

Etait-ce donc vrai ?

Etait-ce possible que cette femme soit morte parce qu'elle avait rencontré l'autre femme ?

L'histoire d'Oum-Hassân m'avait retourné de fond en comble, non seulement parce qu'elle était morte, mais parce qu'elle s'était souvenue de moi et qu'elle m'avait légué cette cassette.

Que s'était-il passé à Kweykat, pour qu'elle en meure ?

Tu connais Oum-Hassân mieux que moi, père, tu connais son courage. Elle avait quitté le village à vingt-cinq ans. Elle portait son petit Hassân sur le dos et tenait ses deux filles, Souleyma et Hanân, par la main. Ils se sont enfuis, à pied de Kweykat à Yarka. Là, dans les champs d'oliviers, la femme de Qassem Ahmad Saïd s'était rendu compte que, dans sa hâte, elle avait emporté un cousin dans ses bras, et non son nouveau-né. Elle se mit à crier comme une folle. Son mari était affalé par terre, complètement hébété. Elle le suppliait "Va chercher le petit !" mais il demeurait pétrifié, incapable de se mettre debout, tandis que sa femme gémissait comme un animal blessé. Sais-tu ce qu'Oum-Hassân avait fait ? Elle avait rebroussé chemin, toute seule, confiant ses enfants à Samira, la femme de Qassem Ahmad Saïd. Elle retourna au village et enleva le bébé aux mains des juifs. Elle ne raconta à personne ce qu'elle avait vu, ni ce que faisaient les hommes de Palmach² à Kweykat. Elle revint donc, exténuée, soufflant comme un phoque, comme si tout l'air du monde ne suffisait pas à

2. Division militaire sioniste qui a précédé la création de l'Etat d'Israël. (N.d.T.)

lui remplir les poumons. Elle jeta le bébé dans les bras de sa mère, empoigna ses propres enfants et se dirigea vers l'olivier sous lequel l'attendait déjà la famille de son mari. Samira courut derrière elle pour lui baiser la main, mais Oum-Hassân lui lança un regard méprisant et la repoussa violemment.

Elle ne croyait pas avoir accompli un acte héroïque, elle était revenue sur ses pas et elle avait ramené l'enfant, voilà tout. Personne ne la considéra comme une héroïne. En ces jours-là, l'étonnement avait disparu sur les visages, seule la tristesse enveloppait les gens comme un manteau troué.

A peine nous étions-nous rendu compte de ce qui arrivait que Kweykat était déjà tombé entre les mains des juifs. Dans la nuit du 9 au 10 juillet 1948, les gens étaient sortis de chez eux en vêtements de nuit. Les bombardements étaient intenses, les canons tonnaient dans la nuit du village qui n'avait pas fermé l'œil. Ils avaient emmené leurs enfants et s'étaient sauvés dans les champs vers les villages voisins. De Yarka à Deir el-Qassi, de Deir el-Qassi à Abu-Sinân, de là à Yather, etc. Abu-Hassân menait quatre brebis et trois chèvres, mais le troupeau creva en cours de route. Oum-Hassân avait pleuré ses brebis comme une mère pleure ses enfants.

— J'ai pleuré pour de bon. Les brebis étaient parties, elles se sont éteintes petit à petit. Comment aurions-nous pu survivre ?

Elle avait quand même atteint un âge avancé ; de son vivant, elle avait enterré tous ses enfants les uns après les autres.

Sana' me dit qu'Oum-Hassân pleurait sans cesse. Elle mettait la cassette et racontait à tout le monde les deux visites qu'elle avait effectuées là-bas.

— Nous avons vu et vécu tant de choses. Hélas ! J'aurais préféré ne rien voir ni rien vivre.

Sana' ajouta qu'elle était morte de désolation pour sa maison.

— Mais elle savait ! dis-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle. C'est parce qu'elle a vu, et voir *de visu* ce n'est pas la même chose que l'ouï-dire.

Et toi, père, connaissais-tu tout cela ? Pourquoi n'as-tu pas raconté à Oum-Hassân ce qui était advenu de Kweykat ? Ne passais-tu pas des nuits et des jours dans ce pays dévasté ? Pourquoi ne lui as-tu pas dit que les juifs occupaient sa maison ?

Où est le problème ? répliqueras-tu, Oum-Hassân n'est pas morte parce qu'elle a revu sa maison, mais parce que son heure était venue.

C'est ce que tu aurais dit si je t'avais parlé de la maison d'Oum-Hassân.

Elle racontait qu'elle était partie voir son frère Fawzi à Abu-Sinân une deuxième fois.

— Mes parents ont fui Kweykat vers Abu-Sinân et ils y sont restés. Quel malheur que mon mari n'ait pas voulu écouter mon père, mais il voulait être près

de sa propre famille, ses frères avaient décidé de partir au Liban, il est donc parti avec eux. Mon père, c'était autre chose : il s'était caché presque une année entière parmi les champs d'oliviers avec femme, enfants et petits-enfants. Il s'était retrouvé ensuite à Abu-Sinân et il y était resté. Je ne sais comment ils se sont débrouillés. Mon père cultivait les pastèques, et après l'arrivée des Israéliens, les pastèques étaient devenues les leurs. Ils s'étaient fait embaucher comme maçons et c'est ainsi qu'ils avaient survécu. Plus tard, mon père avait acquis un lopin de terre et il s'était construit une maison. J'y suis retournée donc une première fois et j'ai trouvé mon frère malade. Une pneumonie. Nous nous inquiétions pour lui et nous ne sommes pas allés à Kweykat.

Comment aurais-je pu y aller seule ? Je suis partie à Deir al-Assad et à Chaab, où j'ai rendu visite à des cousins. Kweykat était complètement détruit et mon frère très malade.

Si, une seule fois nous avons failli : nous revenions de Chaab où mon neveu m'avait amenée dans sa petite voiture, je l'avais prié de passer par Kweykat, il a refusé tout net. "Non, ma tante, il n'y a là que des juifs", dit-il en poursuivant son chemin. Je l'ai supplié, mais il n'a rien voulu entendre. Nous sommes passés par une route parallèle et je n'ai rien vu.

— La deuxième fois était différente, poursuivait Oum-Hassân. Mon frère s'était rétabli et il m'y a amenée. Il a d'abord refusé, me répondant comme son fils l'avait fait, il a cédé en fin de compte et nous sommes partis. Son fils, Rami, l'accompagnait. C'est lui qui a filmé cette cassette. Je n'ai pas reconnu le village jusqu'au moment où nous sommes arrivés à la maison.

Comment te parler d'Oum-Hassân ?

Dirais-je les larmes, les souvenirs, ou me tairais-je ?

Assise sur le siège arrière de la petite Volkswagen bleue, elle regardait par la fenêtre et ne voyait rien.

— Nous sommes arrivés, dit Fawzi.

Il mit pied à terre et lui tendit la main pour l'aider à sortir par la portière avant. Elle tendit le bras, puis le corps. Elle n'arriva pas à relever la tête, ses seins la tiraient vers la terre. Elle était pliée en deux, littéralement clouée sur place.

— Allons-y, ma sœur !

Fawzi la tira par le bras, l'aida à descendre de voiture. Elle demeura pliée en deux, puis, posant les mains sur les hanches, elle parvint à se soulever.

Il fit un signe en direction de la maison. Elle ne vit rien.

Sans pleurer, ses larmes coulaient. Elle les essuyait du revers de sa manche. Elle écoutait les explications de son frère pendant que son neveu tournait autour d'elle et autour de la voiture avec sa caméra.

— Ils ont détruit toutes les anciennes habitations, ils ont construit à leur place la colonie de Beit-ha-Amek. Sauf les nouvelles maisons, celles qui ont été construites sur la colline.

La maison d'Oum-Hassân était nouvelle et était située sur la colline.

— Toutes les maisons ont été démolies, dit le frère.

— Et la mienne ? murmura-t-elle.

— La voilà, répondit-il.

Une vingtaine de mètres les séparaient de la maison. Les branches de l'eucalyptus ondoyaient. Pourtant elle ne vit rien. Il la prit par le bras et avança avec elle. Soudain, elle la vit.

— On aurait cru que le temps n'était pas passé.

Père, de quel temps parlait-elle ? De celui qu'on retrouve sur les cassettes vidéo, devenues notre unique passe-temps. Le camp de Chatila est devenu le "camp-de-la-vidéo". Les cassettes passent de main en main, les gens se réunissent autour de la télé, ils se souviennent et racontent. Ils racontent ce qu'ils ne voient pas, construisant des pays à partir d'images de pays. Ne s'ennuient-ils jamais de répéter sans cesse les mêmes histoires ? Oum-Hassân ne dormait jamais, jusqu'à sa mort, elle ne cessa de raconter, pleurant toutes les larmes de ses yeux.

Elle disait que, d'un seul coup, elle s'était souvenue de tout. Arrivée à la porte d'entrée, elle ne sonna pas, puis elle recula et fit le tour de la maison. Elle s'assit enfin par terre, tournant le dos à l'eucalyptus, comme elle l'avait toujours fait, depuis qu'elle était venue s'installer dans cette maison. Elle craignait l'arbre, et lui tournait donc le dos. Son mari se moquait d'elle parce qu'elle tournait ainsi le dos à l'horizon et ne voyait plus que les murs et les pierres. Son frère lui prit le bras et l'aida à se remettre debout. Encore une fois, il lui fut difficile de se lever, comme si elle était soudée à la terre. Tout en la traînant par le bras, il s'approcha de la porte et sonna. Personne ne vint ouvrir. Il sonna une deuxième fois. La sonnerie se répercutait de plus en plus assourdissante dans les oreilles d'Oum-Hassân. Tout s'était mis à résonner au fond de ses oreilles, son corps tremblait de battements accélérés. Son frère attendait.

La porte s'ouvrit.

Dans l'entrebâillement parut une femme : la cinquantaine, brune, cheveux noirs mêlés de quelques cheveux blancs, de grands yeux.

Fawzi s'adressa à elle en hébreu.

— Pourquoi me parlez-vous en hébreu ? Parlez-moi en arabe ! dit la femme avec un accent libanais bien marqué.

— Excusez-nous, madame. Monsieur est-il ici ? dit le frère.

— Non, mon mari est absent. Qu'y a-t-il ? Entrez, je vous prie.

Elle ouvrit grand la porte.

— Elle connaît l'arabe, murmura Oum-Hassân en entrant. Vous êtes arabe, n'est-ce pas !

— Non, je ne suis pas arabe, répondit la femme.

— Vous avez appris l'arabe ?

— Non ! J'ai appris l'hébreu, mais je n'ai pas oublié l'arabe. Entrez, entrez.

Ils entrèrent. Oum-Hassân dit, comme tous ceux qui sont retournés voir leurs maisons :

— Tout était resté tel quel, chaque chose était restée à sa place. Même le pichet de terre cuite. Seigneur ! soupirait Oum-Hassân, qu'aurait dit Oum-Issa si elle avait pu voir sa maison à Jérusalem.

La malheureuse ! Pendant ses derniers jours, elle ne parlait que d'une seule chose : la marmite de courgettes. En quittant à la hâte sa maison du quartier Qatamoun à Jérusalem, elle avait oublié d'éteindre le feu sous la marmite de courgettes. "Je sens une odeur de brûlé. La marmite brûle, je dois y retourner pour éteindre le feu", disait-elle à Oum-Hassân qui l'avait assistée comme infirmière pendant les derniers jours de sa vie. Celle-ci, qui avait eu pitié de la vieille moribonde, se tenait dans cette maison, devant le pichet en terre cuite, toute chose était encore à sa place, celle de jadis. Elle sentait même les effluves de la marmite de courgettes. Elle disait que tout était resté exactement à sa place, sauf que ces gens-là étaient arrivés et avaient pris nos places à nous.

L'Israélienne la laissa debout devant le pichet puis revint avec une cafetière de café turc. Elle versa trois tasses et s'installa calmement à observer ces deux étrangers qui tremblaient en tenant leurs tasses de café. Avant qu'Oum-Hassân n'ait posé une seule question, l'Israélienne lui dit :

— C'est votre maison, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? dit Oum-Hassân.

— Je vous attends depuis longtemps. Soyez la bienvenue.

Oum-Hassân but une gorgée. L'odeur du café lui remplit les yeux, elle fut secouée par les sanglots.

L'Israélienne alluma une cigarette, souffla la fumée dans l'air, regardant dans le vide.

Fawzi sortit dans la cour, là où son fils Rami s'amusait à tout filmer avec sa caméra vidéo.

Les deux femmes étaient restées seules dans le salon. L'une pleurait tandis que l'autre fumait. Et le silence.

Soudain, l'Israélienne se retourna, comme si elle voulait parler, mais ne prononça aucune parole. Essuyant ses larmes, Oum-Hassân s'approcha du pichet posé sur une petite table dans un coin du salon.

— Le pichet..., dit-elle.

— Je l'ai trouvé ici en arrivant. Je ne l'utilise pas. Prenez-le, si vous voulez.

— Non. Merci.

Elle s'approcha du pichet, le saisit, le nicha entre ses bras, puis, se retournant vers l'Israélienne, elle le lui donna.

— Merci, dit la Palestinienne, je n'en veux pas. Je vous le donne. Prenez-le.

— Merci, dit l'Israélienne. Elle prit le pichet et le remit à sa place.

Le silence était rompu. Les deux femmes éclatèrent de rire. Oum-Hassân se leva et se mit à inspecter sa maison. Elle s'arrêta devant la porte de la chambre à coucher, mais n'y entra pas. Puis elle arriva à la cuisine et y pénétra. Elle se tint devant l'évier, vit le tas d'assiettes sales. Elle ouvrit le robinet, l'eau coula. L'Israélienne accourut en criant :

— Je vous en prie, je vous en prie, ne faites pas ça !

Oum-Hassân ferma le robinet et dit en riant :

— Ce n'est pas moi qui ai laissé la vaisselle sale, c'est vous.

Les deux femmes se dirigèrent vers la cour, l'Israélienne soutenant Oum-Hassân et lui décrivant les lieux. Elle lui parla de l'orangerie où travaillaient des juifs irakiens, des nouveaux projets d'irrigation entrepris par le gouvernement, de la vie pénible, de leur terreur des fusées Katioucha. Oum-Hassân écoutait, regardait et ne cessait de répéter :

— Paradis... Paradis... La Palestine est un paradis. Lorsque l'Israélienne lui demanda ce qu'elle disait, elle répondit :

— Rien, rien. Je disais que nous l'appelions *bayâra*³, non pas orangerie.

— Oui... *bayâra*..., répéta l'Israélienne.

Ensuite, les rôles furent inversés, Oum-Hassân décrivit les lieux à l'Israélienne.

— Où est la source ? demanda-t-elle.

Oum-Hassân parla de son geyser, comment elle avait découvert l'eau dans le champ, à proximité de la maison. Lorsque son mari avait construit cette maison, à côté de l'eucalyptus, il n'y avait pas de source. Elle l'avait découverte. Elle vit un jour de l'eau jaillir du sol. Elle demanda aux hommes de creuser là. Ils s'exécutèrent. L'eau jaillit. Ils construisirent un petit mur de pierres autour de la source. C'est ainsi que le geyser avait pris le nom de "la source d'Oum-Hassân".

— Où est la source ? demanda-t-elle.

L'Israélienne ne comprenait pas :

— Il y avait une source, on a creusé tout autour un puits artésien et l'on a installé des canalisations. C'est ça le geyser ?

— Non, le geyser est une source naturelle, dit Oum-Hassân. Elle raconta comment ils avaient décidé de planter des pommiers après avoir trouvé l'eau.

3. Orangerie. Ce terme est spécifique à la Palestine. (N.d.T.)

Mais la guerre.

Elle conduisit la femme à son geyser.

Elle ne le trouva pas. Il y avait à la place un puits bardé de tuyaux et de métal.

Elle vit sur le côté un petit robinet ; elle se pencha et le tourna. L'eau jaillit.

Elle se lava le visage et le cou. Elle aspergea d'eau ses cheveux et ses vêtements. Elle but.

— Buvez, dit-elle. Cette eau est encore plus délicieuse que le miel.

L'Israélienne se pencha à son tour, se lava les mains, puis ferma le robinet sans avoir bu.

— C'est la meilleure eau du monde.

L'Israélienne ouvrit le robinet, but un petit peu et sourit.

Oum-Hassân dira plus tard que les Israéliens ne boivent pas d'eau, uniquement des boissons gazeuses.

— Ils ne boivent que des bouteilles, pourtant l'eau de Palestine est la meilleure au monde.

Nous avons essayé en vain de lui faire comprendre que ce n'était pas une boisson gazeuse, mais de l'eau minérale et que les habitants de Beyrouth buvaient aussi de l'eau mise dans des bouteilles de plastique. Elle n'a jamais rien voulu savoir, répétant à qui voulait l'entendre :

— Ils ne boivent jamais d'eau, je les ai vus, de mes propres yeux. Mes yeux ne mentent quand même pas !

Ayant bu, les deux femmes se promenèrent autour de la maison. Oum-Hassân parla de l'eucalyptus à la femme, du champ d'oliviers ; elle lui montra le rocher qui ressemblait à une tête de taureau ; elle la conduisit derrière la maison pour lui faire voir la grotte située de l'autre côté de la colline.

Oum-Hassân causait et l'autre découvrait, s'étonnait de n'avoir pas remarqué la tête de taureau, de n'être jamais allée à la grotte. Elle lui raconta qu'elle avait appris son métier de sage-femme auprès de sa grand-mère paternelle, Maryam, et qu'elle détenait une licence officielle du gouvernement britannique. Elle dit qu'on l'avait mariée à quinze ans pour "garder la volaille", rapportant les paroles de sa belle-mère, le jour où elle était venue demander sa main pour son fils.

Oum-Hassân continuait à parler tout en allant d'un endroit à l'autre, la femme juive la suivait, l'écoutait et hochait la tête sans faire aucune remarque.

Oum-Hassân disait à ses hôtes qu'elle avait vu sa vie se dissoudre devant ses yeux. "C'était comme une pincée de sel dissoute dans l'eau." Elle était redevenue comme avant, comme si les années n'étaient pas passées. Elle revit la jeune fille venue s'installer dans sa nouvelle demeure. Lorsqu'elle eut vingt ans, elle avait dit à son mari qu'elle désirait une maison à elle : "Je ne veux plus avoir la tâche de garder la volaille, je ne suis plus une petite fille."

Ils avaient donc acheté un lopin de terre, avaient construit une maison de leurs propres mains. Elle avait découvert la source, la grotte, la tête de taureau. Elle était devenue la sage-femme patentée de toute la province d'Acre. Les deux femmes revinrent à l'intérieur de la maison. Elles s'installèrent, silencieuses.

Oum-Hassân se leva, se dirigea vers la chambre à coucher. Elle regarda le lit qui trônait au milieu de la chambre. C'était le premier lit dans lequel elle avait dormi. Auparavant, chez ses parents, puis chez les parents de son mari, elle avait dormi par terre sur un matelas, qu'elle pliait tous les matins et mettait dans un coin de la pièce. Tandis que dans cette maison, le lit ne pouvait être plié. "Une chambre qui sert uniquement pour dormir", avait dit son mari.

L'autre femme dormait ici chaque nuit avec son mari. Dans le même lit, dans la même chambre, dans la même maison, dans le même... Non, le village n'existait plus. Elle n'avait pas vu les maisons du village qui étaient adossées les unes aux autres. Les maisons avaient disparu. Il ne restait rien de Kweykat. Oum-Hassân pleura en achevant sa visite dans la maison. Assise au salon, elle pleurait. Son frère entra et lui demanda de se hâter car il voulait repartir chez lui à Abu-Sinân. En la voyant pleurer, il se mit à pleurer, de même que son fils qui se promenait partout, la caméra au poing.

— Savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

Oum-Hassân racontait la même conversation chaque jour. Ajoutant un mot par-ci, supprimant un autre par-là, ravalant ses larmes.

— Elle m'a demandé : "D'où venez-vous ?"

— De Kweykat. C'est ici ma maison. C'est mon pichet. C'est mon lit. Les oliviers aussi, les cactus, la terre, la source, tout.

— Non, non, je veux dire... Maintenant, où vivez-vous ?

— A Chatila.

— C'est où Chatila ?

— Au Camp.

— Où se trouve le camp ?

— Au Liban.

— Où au Liban ?

— A Beyrouth. Près de la Cité des Sports.

En entendant prononcer le nom de Beyrouth, la femme juive se redressa, retournée de fond en comble.

— De Beyrouth ! s'écria-t-elle. Les mots fusaient entre ses lèvres, les larmes jaillissaient de ses yeux. Ecoutez-moi, l'amie, dit-elle. Moi aussi je suis de Beyrouth. De Wadi-bou-Jmil. Vous connaissez ? Le quartier juif du centre-ville. J'avais douze ans lorsqu'on m'a amenée ici. J'ai quitté Beyrouth pour venir dans cet endroit désolé. Vous connaissez l'Alliance ? A droite de cette

école, il y a un immeuble de trois étages dont le propriétaire était un juif d'origine polonaise, Elie Brom. Eh bien, moi je viens de là-bas.

— Vous êtes de Beyrouth ! dit Oum-Hassân avec surprise.

— Exactement. De Beyrouth.

— Comment est-ce possible ?

— Comment quoi ? C'est moi qui ne comprends plus rien. Vous vivez à Beyrouth et vous venez pleurer ici ! C'est à moi de pleurer. Allez-vous-en, mon amie, partez. Rendez-moi Beyrouth, et prenez toute cette terre désolée.

Oum-Hassân racontait qu'elle parla longtemps avec l'Israélienne qui s'appelait Ella Dweyk. Elle, c'était Nabila, fille de Khatib, de la famille Hâbett, épouse de Mahmoud el-Qâssimi.

— Mon grand-père a été surnommé Hâbett⁴ parce qu'il restait toujours assis, les bras ballants, à ne rien faire. Nous sommes de la famille Iskander, et avant Iskander il y avait Khatib.

Ella Dweyk raconta Beyrouth.

Nabila Hâbett parla de Kweykat.

Ella dit qu'elle avait épousé un agronome qui travaillait ici, qu'on leur avait attribué cette maison, qu'elle n'avait pas eu d'enfants. Son mari était irakien, des environs de Bagdad, et qu'elle aurait bien aimé connaître l'Irak. Elle avait un seul frère qui vivait à Tel-Aviv, qu'elle ne voyait jamais.

Oum-Hassân parla de Beyrouth, de la mer, de la corniche de Manara, des boutiques de la rue Hamra, du luxe, de la beauté, des voitures. Elle dit que la guerre n'a pas réussi à détruire Beyrouth. Elle a beaucoup détruit, mais Beyrouth était resté tel quel, comme avant.

Elle disait que là, à Kweykat, elle avait revu Beyrouth qu'elle ne connaissait pas très bien.

— Je ne connais que la maison d'Oum-Issa, sur la rue de l'Amérique, près du cinéma Clemenceau. A Kweykat, j'ai vu Beyrouth, dit-elle, mais moi je ne vis pas à Beyrouth, je vis au Camp, c'est un ensemble de villages entassés les uns sur les autres.

La femme juive se leva.

C'était un signe pour marquer la fin de la visite. Oum-Hassân ne comprit pas ce signal. Son frère lui dit qu'ils devaient partir, elle le regarda avec surprise et ne répliqua point.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous maintenant ? dit Ella.

— Rien, rien, dit Oum-Hassân en essayant péniblement de se lever.

La femme juive se dirigea vers la table, prit le pichet de terre cuite et le donna à Oum-Hassân sans rien dire. Cette dernière le lui prit des mains sans le regarder. Puis elle s'en retourna à Abu-Sinân, chez son frère.

— Le pichet est toujours à sa place, dit Sana'.

4. Adjectif qui signifie, dans l'arabe parlé de la région, le paresseux, le nonchalant. (N.d.T.)

Oum-Hassân exprima le vœu que personne ne le déplace jamais. Elle regretta de l'avoir apporté avec elle, car il aurait dû rester là-bas, à ce lieu auquel il appartenait.

— Et après ? demandai-je à Sana'.

— Quoi après ? dit-elle, elle vient de mourir au Camp, et la juive continue à vivre dans sa maison.

Père, sais-tu qu'Oum-Hassân est morte en pleurant le pichet qu'elle avait ramené de sa maison ? Elle est morte parce qu'une femme lui avait dit "Maudit Kweykat, prends-le !". Pourquoi ne l'a-t-elle pas pris ? Pourquoi n'a-t-elle pas dit à cette femme de prendre en contrepartie le Camp en entier, Wadi-bou-Jmil en entier et le monde entier ?

Oum-Hassân disait qu'elle pleurerait sur son sort.

— Cette femme juive a acheté mon silence avec le pichet de terre cuite, avec l'histoire de son enfance muette. Je suis retournée ici, à la poussière, à la misère et à la pauvreté du Camp. Elle a pris ma maison, et moi je croupis ici. A quoi bon.

L'histoire s'était transformée en une cassette vidéo, qui est actuellement devenue mon bien. Rami n'avait pas filmé la conversation entre les deux femmes. Il a fait tourner sa caméra autour de la maison, autour du terrain et de l'orangeaie. C'est un beau film quand même, il filmait surtout des gros plans. Dommage qu'il n'y ait pas eu de prises de vues panoramiques. Ça ne fait rien, en regardant nous arrivons quand même à imaginer le paysage. Nous sommes devenus le peuple de la vidéo. Devrais-je regarder chaque soir ce film, pleurer à en mourir. Ou alors, devrais-je te filmer toi, faire de toi un film vidéo qui passerait d'un foyer à l'autre ? Mais filmer quoi ? Demanderais-je à quelqu'un de jouer ton rôle lorsque tu étais jeune ? Je pourrais jouer moi-même ce rôle, qu'en penses-tu ? Mme Claire m'a déjà demandé si j'étais ton fils. Je pourrais dire que je le suis et je jouerais ton rôle de jeune homme. Mais je ne suis pas acteur, c'est un métier bien difficile ! Ah si j'en étais capable, j'aurais pu reconstituer la scène du crime de Shams⁵ ! Les enquêteurs ne se seraient pas moqués de moi et je ne me serais pas senti aussi méprisable sous leurs regards apitoyés. "La pitié est le sentiment le plus détestable qui soit, disais-tu. Il ne faut pas avoir pitié de soi, car lorsqu'un être humain s'apitoie sur lui-même, c'est la fin."

Pourtant, aujourd'hui, je regrette de te dire que je te prends en pitié. Tu mérites plus la pitié que le pichet d'Oum-Hassân, plus que la femme juive muette.

La femme juive dit à Oum-Hassân qu'elle n'avait pas oublié la langue arabe. Elle ajouta qu'elle était devenue muette en Israël.

— J'étais la seule, l'unique élève arrivant du Liban. Tous les autres parlaient l'hébreu. J'ai gardé le silence pendant cinq mois en classe. Je n'osais parler à

5. Prénom d'un personnage du roman. Il s'agit d'une jeune femme qui fut la maîtresse du narrateur. Elle a été tuée dans des circonstances tragiques et son souvenir hante le récit de bout en bout. (N.d.T.)

personne. Je ne répondais pas aux professeurs, je refusais de lire à haute voix. Puis je me suis mise à parler. En gardant le silence, c'était comme si j'essayais de faire partie d'un groupe que je ne connaissais pas. Vous savez que le français était ma première langue. A l'Alliance de Beyrouth, nous étudions l'arabe comme tous les élèves du Liban, mais à l'école et à la maison nous parlions le français. Tandis que l'hébreu, j'en connaissais un tout petit peu car nous l'apprenions à l'école mais nous ne l'aimions guère. J'ai appris l'hébreu au Maabarout⁶ mais en classe, au milieu des élèves, je suis demeurée totalement muette jusqu'au jour où j'ai appris à parler comme eux. Elle lui raconta comment elle avait vécu au Maabarout, là où on vaporisait les juifs d'Orient avec un insecticide, comme les bêtes, avant de les introduire dans les baraques de pierres. Elle avait pleuré lorsqu'on l'avait obligée à se déshabiller, et qu'une femme blonde s'était approchée d'elle avec un immense vaporisateur cylindrique et l'avait aspergée sans aucune pitié. Son père, âgé d'une cinquantaine d'années, s'était mis à sangloter, à aboyer presque, lorsqu'on l'avait obligé à enlever son tarbouche rouge. Il était debout avec les autres, lorsqu'une main s'était approchée du tarbouche : celui-ci s'envola et fut utilisé comme ballon de jeu. L'homme courait derrière son couvre-chef tandis que les soldats jouaient avec son tarbouche en rigolant. Enfin, convaincu que son tarbouche était irrémédiablement perdu, il s'était mis à pleurer à gros sanglots. Il ne cessait de répéter "Il n'y a de Dieu que Dieu !". Le prenant pour un musulman, ils lui firent subir un interrogatoire interminable avant de lui permettre de se déshabiller, de recevoir sa part d'insecticide et de s'habituer à la perte définitive de son tarbouche.

Ella Dweyk raconta son histoire à Oum-Hassân Hâbett. Par la suite, cette dernière racontait à qui voulait l'entendre qu'elle avait pleuré amèrement.

— Que Dieu me maudisse d'avoir pleuré. Elle m'a dit : "Prenez cette terre dévastée et rendez-moi Wadi-bou-Jmil, rendez-moi l'immeuble d'Elie Brom."

— Et qu'avez-vous répondu, Oum-Hassân ?

— Je n'ai rien répondu. Je me suis tue et j'ai pleuré.

6. Centre d'accueil frontalier pour les formalités de "passage" des nouveaux immigrants en Israël, lors de la création de l'Etat hébreu. (N.d.T.)

Elias Khoury, extrait traduit de *Bab el-Shams*, Dar el-Adab, Beyrouth, 1998 (528 pages), p. 99-112.